

Suzanne Forisceti

Zoé du Cayla
Favorite du roi Fermière à Benon



« Les femmes ne perdirent jamais leur empire en France, soit comme reine, soit comme favorite ».

G. de Nerval

Chez Madame Campan

L'Un disait : après moi le déluge. L'Autre : je suis le soleil. Le troisième démontait les horloges et les serrures sans voir le temps changer. Il en perdit la tête, le pauvre homme, sans avoir compris. Quand au quatrième, le piaf corse, il se voulut aigle. Et retour à la case royale avec le dix-huitième Bourbon... ça saoule un peu.

Quelle histoire, quelle aventure cousue de guerres, de victoires et de désastres, de ris et de larmes, d'amour et de haine... Bref, une aventure humaine !

Zoé-Victoire, née avec l'affaire du collier, quittera l'aventure avec le fils d'Hortense... Le deuxième aigle que les français se donnèrent.

Madame Campan, à laquelle Omer Talon confia sa fille, fut première femme de chambre de la reine Marie-Antoinette, ainsi que sa sœur Madame Auguié qui se défenestra pour, éviter l'arrestation... Madame Campan recueillit ses nièces orphelines, les trois filles de sa malheureuse sœur. Elle éleva ses petites-nièces parmi les pensionnaires du faubourg Saint-Germain et les maria au gratin du Consulat.

Bien que ruinée par la révolution le pensionnat de « jeunes-filles de qualité » à Saint-Germain fut très vite complet ; fréquenté par une cinquantaine d'élèves.

Une prospérité et une renommée étonnantes !

A examiner les vies assez libres et quelque peu dissolues des jeunes filles devenues de jeunes femmes mariées et toutes célèbres, il n'apparaît pas clairement que la morale enseignée chez Madame Campan ait laissé des traces...

Quelques-unes de ces jeunes filles, les plus proches compagnes de Zoé, furent si célèbres que je

ne résiste pas au plaisir de vous les citer.

Il y eut en tout premier – celle qui monta le plus haut dans la société, puisqu'elle devint reine et eut une lignée et une descendance célèbre. Napoléon III était son fils, je veux parler d'Hortense de Beauharnais. Il y eut aussi Emilie la cousine d'Hortense, la douce et indolente créole, Mademoiselle Leclerc future maréchale Davout, Mademoiselle Hulot future générale Moreau, Mademoiselle Macdonald future duchesse de Tarente, Mademoiselle de Faudas future duchesse de Rovigo et Mademoiselle Marbois qui fut duchesse de Plaisance. Puis et aussi il y eut la belle Caroline Bonaparte future reine de Naples, laquelle – soit dit en passant – ne savait à seize ans, à son entrée au pensionnat Campan, ni lire ni écrire... Ce retard comblé, Caroline brillera des mille feux de son esprit et de ses charmes... Ce qui fera dire à son frère devenu Napoléon, qu'elle avait reçu chez Madame Campan une déplorable éducation. Il eut à peu près le même jugement sévère en ce qui concernait sa belle-fille Hortense¹ qu'il trouvait fort mal élevée... L'air du temps, vivement licencieux, plus que la piètre éducation de Madame Campan, fit de ces demoiselles, des femmes sans grande moralité... Libres et libertines.

Cependant Zoé-Victoire Talon commença sa vie mondaine – puisque c'était de bon ton et de grand

¹ Hortense de Beauharnais, future reine de Hollande de 1806-10 épouse de Louis Bonaparte – Louis XVIII la fera en 1814 duchesse de Saint-Leu.

aloï – par des débordements... dévergondés ? Peut-être pas... la fréquentation de Joséphine, la mère de sa bonne amie Hortense, les soupers fins et les bals de la Malmaison ne ménagèrent pas sa réputation. Cependant il fallait veiller au grain. Mademoiselle Talon, à cette époque n'était pas encore mariée... s'entacher pouvait malgré les mœurs légères s'avérer à la longue un sérieux handicap pour les filles à marier, même pour celles du Faubourg.

En 1800, Zoé a quinze ans. Presque toutes ses compagnes de pensionnat se marient à cette époque.

Zoé n'était pas pressée de faire « une fin » et surtout pas pressée de faire n'importe quel mariage. Et ce, d'autant que son cœur était amoureux. Elle ne fit jamais siennes les prophéties de la « mère Campan » qui répétait aux jeunes filles à tout propos, avec force et autorité : Mesdemoiselles vous aimerez beaucoup et longtemps parce que le sentiment qui naît de la conviction est le seul durable. Zoé attendait sagement la conviction ! Zoé-Victoire avait de la patience. Et puis, encore beaucoup d'illusions et des idées romanesques au sujet des hommes et du mariage.

Au commencement de l'année 1800, Caroline Bonaparte épousait Murat et, Laure fut unie à Junot « l'inepte coureur de jupons »... pauvre Laurette !

Hortense de Beauharnais ne put ni ne sut exprimer ses penchants... Des penchants qui n'étaient pas suffisamment bien placés dans la hiérarchie du

consulat. Joséphine veillait. N'ayant plus la possibilité de donner un enfant au premier consul, elle avait compris, que seule sa fille mariée à un Bonaparte pouvait assurer la descendance, la lignée, en donnant un fils, un « héritier » à Napoléon qui déjà perçait sous Bonaparte.

Pauvre Hortense ! Il ne demeurait que Louis, à marier chez les Bonaparte.

Quel cadeau pour la jeune Hortense ! Elle écrira à sa bonne amie Zoé ces mots déchirants : « Il s'agit de sacrifier mes idées romanesques au bonheur de ma mère »... à sa gloire également, pensa Zoé.

En décembre 1801, Hortense de Beauharnais fille de Joséphine, belle-fille du premier consul Napoléon Bonaparte épousait Louis, le frère. Il faisait si froid, si gris et Louis était si lugubre que la pauvre Hortense – brebis sacrifiée sur l'autel de la politique – ne put retenir ses larmes. Sa mère l'inénarrable Joséphine clama que c'était l'émotion du bonheur...

Hortense, dûment chapitrée par la Campan, exhortée par sa mère, n'était pas sans savoir ce que tout le monde savait... Louis le frère était un grand malade. Névrosé, c'était aussi un incapable et un grand jaloux.

Hortense eut tant à souffrir du caractère « ombrageux » de son époux qu'elle en perdit son sourire, sa grâce et sa joie de vivre.

De plus le charmant Louis avait ramené d'Egypte une « sale maladie », la vérole.

Zoé qui aimait tendrement Hortense se fit un devoir de la rencontrer chaque jour, afin de la soutenir... et aussi pour tenter de rencontrer Eugène, le frère bien-aimé d'Hortense, qui visitait sa sœur quotidiennement.

EXTRAIT

Enghien

*Qui hurle à la mort dans les fossés de Vincennes ?
Un chien ? Quel chien ? Le chien d'Enghien, bien sûr !*

L'horreur va-t-elle recommencer ?

Le noble faubourg se claquemure.

On chuchote. On tremble.

Attentat rue Saint-Nicaise.

Polignac, Rivières et les autres : au temple !

*Georges, le petit paysan breton, fait trembler la
police. Fouché enrage.*

*Zoé, et tous les du Cayla (excepté
Achille) »rangés» à Courtreux, observent un grand
deuil.*

Partout la terreur, Zoé ne rêve plus.

Une faute ? Pire un crime...

Un crime de lèse général premier consul : être prince de France et être de sang royal, être un Condé ! Ce 20 mars 1804, fallait-il tuer... assassiner le dernier des Condé, pour l'ambitieux Bonaparte ? Surnommé va-de-bon-cœur, le séduisant et intelligent duc d'Enghien était-il devenu trop encombrant pour le très ambitieux général Bonaparte ?

Le 14 juillet 1789, dans la soirée, l'univers somptueux et feutré des Condé est sans dessus-dessous. Bouleversé ? Plus, anéanti ! « Les révoltés se sont emparés de la Bastille... la couronne est en danger ». Ce cri secoue le château tout entier. Chantilly tremble sans comprendre. Ce cri est aussi la première phrase du premier chapitre du journal du prince de Condé, daté du 14 juillet 1789, puis l'incipit du journal commencé le 19 juillet à Bruxelles, où la Maison de Condé s'était, sans attendre la suite des événements, mise à l'abri du roi, Louis XVI y ayant consenti ! (On croit rêver). Il faut tout de même savoir qu'à cet instant les murs de Paris se couvrent

de violents placets qui mettent les têtes princières, des Artois et des Condé à prix, en hurlant : « sus aux Bourbon ! »

Le prince de Condé, pour sa part, est convaincu qu'il n'est d'aucune utilité de se faire massacrer par la populace en furie. Il garde l'assurance de pouvoir de l'extérieur retourner, en faveur du roi, cette insurrection populaire... que, selon lui, rien ne justifie...

Le petit-fils Enghien et les enfants du prince de Condé partagent l'optimisme du chef militaire comblé par ses victoires. Tous pensent que le prince de Condé est le mieux placé et le plus apte, de l'étranger, pour défendre et même rétablir la monarchie et Louis XVI sur le trône.

Ecrire à la pointe de l'épée une nouvelle épopée, n'est pas pour déplaire au prince vieillissant. Il propose au roi de mettre sa science des armes au service de la couronne. Le roi refuse. Se méfie-t-il de ce parent trop bouillant, amoureux des armes et des champs de batailles ? Quoiqu'il en soit, c'est non.

A ce moment de l'histoire des Condé le grand'père, le prince de Condé a déjà 53 ans... ce qui est un bel âge, un âge avancé pour l'époque. Alors que le duc d'Enghien, le petit-fils, lui n'a que 17 ans, le sang et le caractère enflammé des Condé et un charme fou. Enghien, le duc, veut sauver Louis, le roi. Louis XVI mis au courant d'un plan de sauvetage s'effraie. S'affole même. Comment dans de telles

conditions sauver la famille royale, malgré elle ? D'autant que, la reine Marie-Antoinette, exècre le prince de Condé. Révérence. Chapeau bas. Les cœurs sont lourds. On ne s'attardera pas à Bruxelles où la sœur de Marie-Antoinette, la reine Marie-Christine, voit d'un très mauvais œil ces vagues, encombrantes et dangereuses, d'immigrés royalistes.

Où aller ? Eternel problème de l'immigré, le royal comme le populaire.

Allons en Italie, au Piémont, à Turin ! Allons auprès du roi Victor-Amédée qui a épousé la princesse Clotilde – sœur aînée de Louis XVI. Le prince de Condé n'est-il pas le bon cousin, le cousin germain de Victor-Amédée, puisque leurs mères étaient sœurs ?

C'est cela on ira à Turin et « vogue la galère ». Les routes sont peu sûres et mal entretenues, les timons cassent dans les fondrières, les relais de postes sont fermés faute de chevaux. La route sera longue, pénible et les haltes obligées, dans les auberges, dangereuses. D'autant plus dangereuses que ces soi-disant touristes ne s'intéressent qu'aux malheurs de la France en posant à tous, voyageurs et aubergistes, toujours les mêmes questions. Pire, on se jette sur les journaux que l'on commente à haute voix. « La Gazette de France » circule de mains en mains, les hommes s'insurgent, les femmes pleurent. Cependant à cause des liens familiaux, à cause des alliances, avant d'atteindre Turin les portent se ferment... exceptée

celle de l'archiduc Maximilien de Wurtemberg, un prince modéré.

L'accueil de l'archiduc est royal. Cependant les Condé ne peuvent demeurer plus longtemps.

On traversera la Suisse en s'attardant un peu à l'auberge du Faucon... Enghien écrira son éblouissement pour les « montagnes de neige », pour les marmottes et les chamois, les lacs et les glaciers... A dix-sept ans, même dans l'ennui, on s'émerveille de tout. Il sera subjugué par la traversée du lac Majeur, ébloui par les îles Borromée, par les orangers et les citronniers en fleurs, par la douceur de l'air.

Enfin Milan, où les Condé retrouvent les Artois, venus par d'autres chemins pour plus de sécurité. Puis ensemble les deux familles atteindront Turin, sans encombre.

Enfin posés, la vie des immigrés s'organisait. On se voyait beaucoup. On écrivait encore plus et surtout on complotait, on échafaudait des plans sérieux et des manigances pour le retour du roi, pour son propre retour... Et les années passaient, agitées. Enghien rencontra Charlotte dont il tomba amoureux. Amoureux constant, quoique constamment infidèle. Qu'importait, Charlotte l'aimait tendrement.

Zoé, pendant toutes ces années n'eut que peu de nouvelles de la famille Condé... Quelques bribes, presque rien, enfin, tout ce que tout le monde savait et rapportait dans un bouche à oreille méfiant, craintif.

Une « chuchoterie » de taille bouleversa

Bonaparte lui-même. Il s'agissait d'un mystérieux prince... On se fixa sur Enghien, qui résidait de l'autre côté du Rhin, là, où les comploteurs s'agitaient sans discrétion, sans efficacité aussi. Le jeune duc d'Enghien fut-il l'un des leurs ? Leur chef ? On peut l'imaginer sans peine. Un Condé même en exil... et surtout en exil, reste un Condé !

Napoléon Bonaparte ne décolère pas. A la Malmaison, aux Tuileries, et même à l'Opéra, tous rasant les murs. Discrète, Zoé s'enferme, ne sort que rarement... se terre, patiente. Elle en a l'habitude. Elle attendra la fin de l'orage. D'autant que Fouché, toujours prêt à servir son maître, arrête et incarcère à tout va. Car son « grand homme » qui vient – il est vrai – d'échapper à un attentat, se sent menacé... menacé par les Bourbon.

Et Zoé, horrifiée, apprendra l'enlèvement du dernier des Condé, l'arrestation et l'incarcération du prince d'Enghien.

Etourdie de chagrin, elle revoyait en songe le magnifique château de Chantilly... A ce moment que restait-il de la superbe demeure ancestrale des princes de Condé ? Il se disait que les « canons de la carmagnole » l'avaient incendié, détruit, rasé, pillé... Etait-ce possible ! Tant, tant d'horreur !

Enghien aux mains de Fouché ! On pouvait tout craindre, tout redouter.

Dans ces entrefaites, Zoé apprenait que « le diable boiteux », Talleyrand lui-même, s'était chargé

d'excuser la « méthode » (l'enlèvement du duc) auprès des gouvernements étrangers.

Ce matin-là, Zoé, migraineuse, traînait, dolente, sous sa courtepointe de satin zinzolin doublée de marmotte. Le silence pesait sur l'hôtel du Cayla et sur le Marais. Le Faubourg, à l'annonce de l'emprisonnement du duc s'était claquemuré. Le Faubourg grouillant des allers et venus des petites gens et des riches attelages s'était subitement vidé, silencieux et atterré.

Non, Zoé-Victoire ne rêve pas.

Depuis longtemps Zoé ne rêvait plus... Un père émigré, donc absent... Dieu seul savait où il se trouvait l'étrange Omer Talon. Sa tendre mère s'était éteinte dans de grandes souffrances, mal soignée, mal nourrie, incarcérée à la prison du Temple... Sa chère Hortense ne se « faisait » pas à ce « mauvais mariage contre son inclination », ce qui était tout à fait dramatique. Eugène, son bel Eugène, envoyé au diable, en Italie ? en Egypte. Et le manque d'argent, quel ennui ! Cela cependant, n'était que brouille, par rapport aux exactions et aux arrestations arbitraires.

Et maintenant des bruits funestes, redoutables et insistants au sujet d'Enghien... Comment ne pas avoir la tête cassée ? Elle en était là de ses sombres réflexions quand la porte d'entrée fut ébranlée sous les coups violents du heurtoir et des bottes. On s'agita dans le couloir. Quel ennui, pensa Zoé, en se couvrant la tête de son oreiller de dentelles... La veuve

Campan ? La veuve Campan ne fait pas que la morale... La veuve Campan moucharde ! Sinon, comment le premier consul aurait-il sut pour Eugène de Beauharnais. Elle oubliait une chose, Mademoiselle Talon, à cet instant. Elle oubliait ou plutôt, elle occultait qu'elle était la fille d'un immigré et que sa famille paternelle issue de la noblesse de robe était fortunée. Le consulat se voulait de cour ! Il y avait tellement de jeunes nobles à marier lorsque les immigrés amnistiés rentrèrent en France dépossédés, ruinés, sans charges. Seuls, leurs noms dorèrent les blasons des parvenus de l'Empire. Tout de même, s'insurgeait Zoé, dans son for intérieur, une Talon vaut bien un Beauharnais ! Elle n'en était pas sûre. Le temps et les esprits, sans parler des mœurs, changeaient... si vite et si radicalement. Tel qui était au pinacle ce jour, se trouvait au Temple ou aux galères le lendemain... Ce régime de giboulées lui donnait le vertige. Elle s'entendit dire :... j'ai le tournis, comme une vieille brebis ! Prémonition ? Quelques années plus tard sur ses terres d'Aunis, à Benon, près de La Rochelle, elle aura à combattre cette terrible maladie du bétail, du mouton en particulier.

La Campan ? Oui la Campan pouvait bien attendre, son heure viendrait. Zoé, pourtant docile, pas méchante pour un sou, sentait pointer une grosse dent contre l'éducatrice « cafteuse, et ragoteuse ». A son infinie patience (qui fut toujours la force de Zoé)

Zoé-Victoire ajoutait le désintéressement apparent... une forme de mépris pour l'éducatrice indélicate, qu'elle n'aimait pas. Elle fit mine d'oublier la Campan, juste mine.

Quel charivari ! Hortense faisait irruption dans la chambre aux rideaux fermés. Hortense tremblait de tout son être. Les larmes fusèrent... elle ne pouvait que bégayer des mots sans suite, incompréhensibles.

– Calmez-vous ma chérie et surtout parlez bas. Les domestiques et surtout Suzanne, pourraient vous entendre... Comment avez-vous pu quitter votre maison et déjouer la surveillance de Louis... de ses gens, de vos domestiques. Vous risquez son courroux et peut-être plus encore...

– Je me moque bien de Louis ! Qu'il aille au diable ! Je n'irai pas le chercher... Cependant ce n'est pas mon infortune conjugale qui m'amène céans. Le duc d'Enghien a été arrêté... Capturé et enlevé dans sa retraite allemande et jeté en prison ! Où?... A Vincennes, je crois...

– Quand ? Quand cela est-il arrivé ?

– Hier. Avant-hier... Je ne sais. Je sais seulement que personne ne peut approcher le château. Charlotte, sa femme, est arrivée aux aurores, défaite en larmes. On lui aurait dit écrivez, alors qu'elle demandait – c'est son droit – à voir le duc. Pauvre Charlotte ! De sa tendre missive, jamais le duc ne prendra connaissance. Elle aura comme tous les courriers, atterri dans les mains de Fouché qui se sera empressé

de la communiquer à mon beau-père, à Bonaparte... Je vous laisse à penser la colère de celui-ci. « Que vient faire cette citoyenne Charlotte ? Son mari... Le duc d'Enghien est son mari ? Et alors ! Qu'on la renvoie et vivement d'où elle vient... » Je ne vous dis là, ma bonne amie, que ce qui se peut entendre. Car dans ses colères homériques, mon beau-père, en oublie la décence et la bonne éducation... qui ne l'étouffe pas, surtout lorsqu'il est pris par une terrible et foudroyante logorrhée.

Alertée par tant de bruit, Madame de Cayla mère, arriva, la coiffe de nuit, de fine dentelle du Puy, en bataille.

Il fallait que l'affaire fut sérieuse pour que la comtesse se montrât ainsi, en déshabillé, sans poudre, ni rouge aux joues. Zoé et Hortense en restèrent bouche bées, gênées.

- Chut ! eut le temps de souffler Zoé à l'oreille d'Hortense, pas un mot...

Le comte Achille du Cayla - vieille noblesse d'épée - avait fui la révolution, en Angleterre, car trop proche des Condé. Le Comte était l'ami de toujours du prince de Condé, le grand-père du duc d'Enghien.

La comtesse Suzanne du Cayla était, elle aussi, de vieille noblesse. L'appartenance et le dévouement aux Condé - le comte du Cayla commandait dans l'armée des ducs - jetèrent sa famille dans l'opposition à « l'usurpateur ». Tous ceux de l'Ancien Régime devinrent plus royalistes que le roi défunt. Cependant,